

TRIBUNE DE GAUX

« Nous avons réussi à transformer nos conditions de vie ; c'est beaucoup, mais ce n'est pas tout. Nous devons aider tous ceux qui vivent encore dans des favelas à avoir, un jour, des logements comme les nôtres... Nous devons lutter pour que l'esprit de communauté né dans nos baraques de bois ne meure pas entre les murs de béton de nos immeubles neufs... »



**RIO DE
JANEIRO**

**ESPOIR
dans les
FAVELAS**

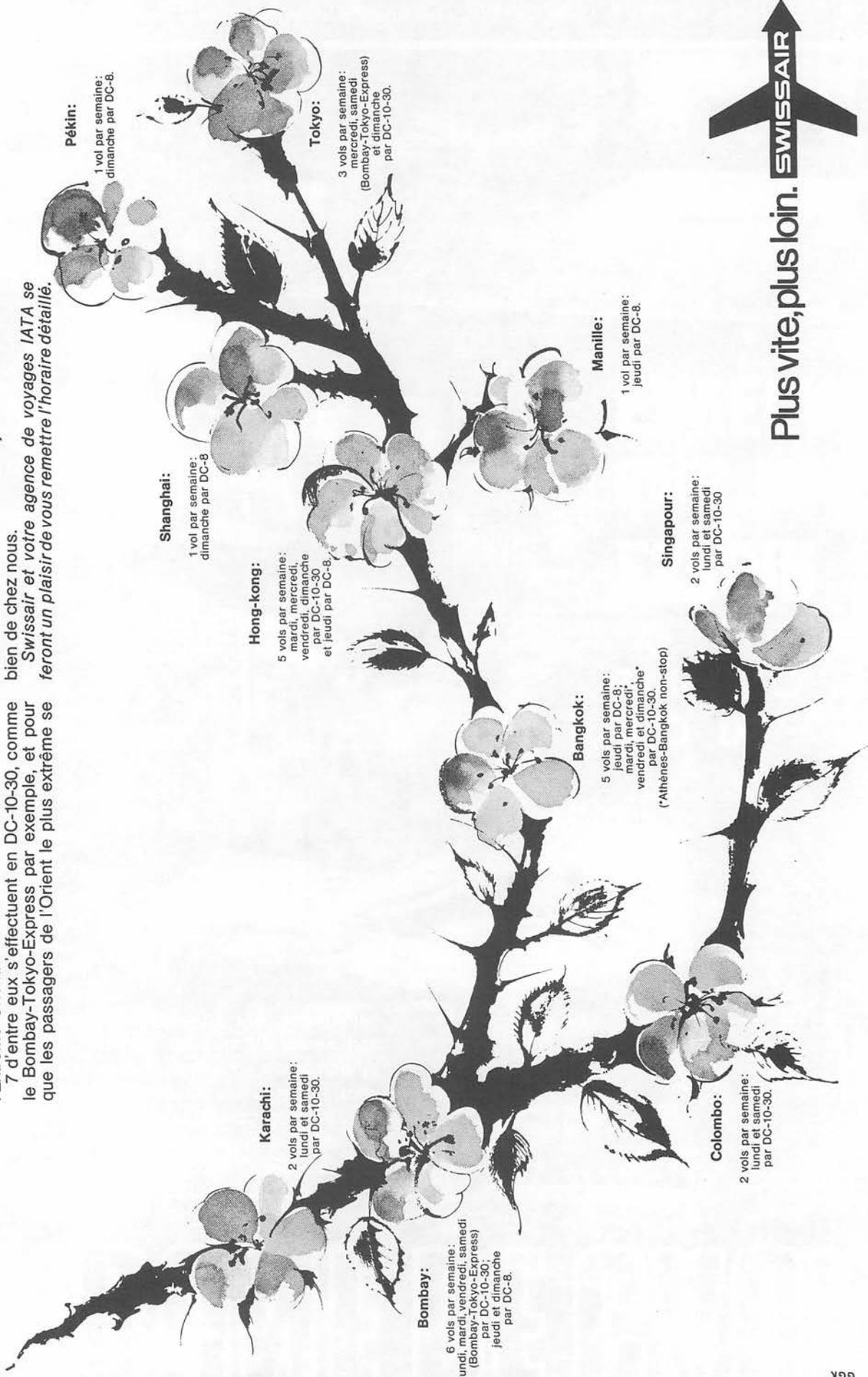
Chez nous en Extrême-Orient.

Depuis peu Swissair dessert Shanghai et Pékin ce qui porte à 9 ses vols hebdomadaires vers l'Extrême-Orient.

7 d'entre eux s'effectuent en DC-10-30, comme le Bombay-Tokyo-Express par exemple, et pour que les passagers de l'Orient le plus extrême se

sentent vraiment chez eux avec Swissair, ce sont des hôtesse japonaises qui les reçoivent à bord. Toutes les autres sont des jeunes filles suisses bien de chez nous.

Swissair et votre agence de voyages IATA se feront un plaisir de vous remettre l'horaire détaillé.



Pékin:

1 vol par semaine:
dimanche par DC-8.

Shanghai:

1 vol par semaine:
dimanche par DC-8.

Hong-kong:

5 vols par semaine:
mardi, mercredi,
vendredi, dimanche
par DC-10-30
et jeudi par DC-8.

Karachi:

2 vols par semaine:
lundi et samedi
par DC-10-30.

Bombay:

6 vols par semaine:
lundi, mardi, vendredi, samedi
(Bombay-Tokyo-Express)
par DC-10-30;
jeudi et dimanche
par DC-8.

Tokyo:

3 vols par semaine:
mercredi, samedi
(Bombay-Tokyo-Express)
et dimanche
par DC-10-30.

Bangkok:

5 vols par semaine:
jeudi par DC-8;
mardi, mercredi,
vendredi et dimanche*
par DC-10-30.

(*Athènes-Bangkok non-stop)

Manille:

1 vol par semaine:
jeudi par DC-8.

Singapour:

2 vols par semaine:
lundi et samedi
par DC-10-30.

Colombo:

2 vols par semaine:
lundi et samedi
par DC-10-30.



Plus vite, plus loin. SWISSAIR

Cahier mensuel publié par le Réarmement moral à destination du monde francophone. L'actualité sous un éclairage original. Le reflet d'une action mondiale visant au changement de la société par le changement de l'homme.

Responsable de la publication :
Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation :
Paul-Emile Dentan, Jean-Marc Duckert, Catherine Dickinson-Guisan, Philippe et Lisbeth Lasserre, Danièle Maillefer, Noëlle Mariller, Daniel Mottu, Philippe Schweisguth.

Administration et diffusion :
Rose Algrain, Nancy de Barrau, Jean Fiaux, Hélène Golay, Jacques Meyer, Marcel Seydoux.

Société éditrice :
Editions, théâtre et films de Caux S.A.

Composition, tirage offset :
Imprimerie Corbaz S.A., Montreux.

ABONNEMENTS

Pour une année (12 numéros)

France : FF 32. Suisse : Fr. s. : 20.—.
Belgique : FB 280. Canada : \$ 8.—. Autres pays par voie normale: FF 38 ou Fr.s. 24.—. Pays d'outre-mer, par avion : FF 45 ou Fr.s. 27.—.

Prix spécial étudiants, lycéens :
FF 18 ; Fr. s. 12.— ; FB 170.

Verser le montant de l'abonnement :
En France : à la Tribune de Caux (68, bd Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou au CCP 32 726 49, La Source.

En Suisse : à la Tribune de Caux, CCP 10 - 253 66, Lausanne.

En Belgique : au Réarmement moral 297, rue Salzannes-les-Moulins, 5000 Namur, CCP 000-057 81 60-40 — Bruxelles (avec la mention « abonnement Tribune de Caux »).

Au Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux » à envoyer à : Case postale 3, 1211 Genève 20.

En zone franc d'Afrique : par virement de 2250 francs CFA (abonnement d'un an par avion) ou 1900 F (par voie maritime) à toute succursale de la Société Générale. Libeller « Tribune de Caux - Société Générale, Annemasse. »

Après les événements d'Indochine

Lettre d'un Américain

Nous avons reçu la lettre suivante d'un de nos lecteurs américains. Vu l'acuité du problème posé par la situation en Asie du Sud-Est, nous publions ce document à la place de notre éditorial.

Réd.

La souffrance permet la découverte de vérités nouvelles. Pour l'Indochine, les souffrances de la guerre sont terminées, bien que demeurent les blessures de centaines de milliers d'Indochinois, de Français, d'Américains et de tous ceux dont le cœur a été touché par ce drame. Mais une autre souffrance persiste : la disparition de la liberté dans une partie de l'Asie est une atteinte à la liberté dans le monde entier.

Nous autres Américains avons plus d'une leçon à tirer de ces événements. En tout cas certains de mes compatriotes et moi-même estimons que c'est là notre devoir, quel qu'en soit le coût.

1. L'aide est importante, mais, même généreuse, elle ne suffit jamais en soi. L'aide considérable de l'Union soviétique et de la Chine au Viêt-Nam du Nord a été surpassée en importance par l'aide américaine au Viêt-Nam du Sud. Pourtant, cette aide-ci n'a permis qu'un sursis, sans plus. La vraie différence tenait à l'engagement de ceux qui combattaient pour une idée ou pour l'autre. L'engagement commun des Nord-Viétnameis et de leurs alliés était plus solide et plus soutenu que celui du Sud et de ses alliés américains. Au cours des dernières campagnes, l'absence d'aide américaine s'est cruellement fait sentir, certes, mais la défaite a été causée en réalité par l'effondrement préalable de l'engagement commun des Américains et des Sud-Viétnameis.

2. Il faut restaurer entre l'Amérique et ses partenaires des relations empreintes d'honnêteté, de façon que nous soyons aussi sensibles aux sentiments et aux besoins des autres qu'aux nôtres, jusqu'à ce que la confiance s'établisse et que soient trouvées les justes solutions.

3. Quand les Américains ont à faire à une nation ou à une autre, il leur faut une notion assez haute de ce que pourrait être sa destinée. Dans le cas de l'Indochine, nous étions bien loin d'avoir quoi que ce soit à proposer qui eût pu captiver ces peuples.

4. Une démocratie corrompue ne peut survivre. Elle se fait manipuler et par la droite et par la gauche. Elle fraie la voie à la dictature. Même si une telle démocratie a derrière elle une longue tradition, la chute n'en sera que retardée.

5. L'affaire vietnamienne risque de se reproduire sous une forme ou l'autre si nous ne nous attaquons pas délibérément à notre égoïsme dans l'ensemble du pays. Les communistes n'ont pas éliminé l'égoïsme, mais ils réussissent mieux que d'autres, pour le moment, à obtenir des hommes qu'ils en fassent fi au nom d'une meilleure société à venir. Notre pays a su faire de même, il y a 200 ans, et à nouveau au moment des deux guerres mondiales. Mais c'est l'exemple récent des Etats-Unis que le Sud-Viêtname a imité, et non l'exemple du passé.

6. Quand il s'est agi de donner au Viêt-Nam du Sud les ingrédients d'une démocratie viable, propre et forte, nous avons échoué. Nous devons alors nous demander si nous avons ces ingrédients dans notre propre pays. Le jour où notre société sera soumise aux formidables pressions qu'a subies le Viêt-Nam du Sud, saurons-nous faire les sacrifices nécessaires, forger notre unité nationale, faire fonctionner notre démocratie, ou connaîtrons-nous l'effondrement total ?

Car notre héritage de foi et de liberté nous fournit ces ingrédients, grâce auxquels nous pourrions accéder à une société bien supérieure à celle que nous avons aujourd'hui et à celle que nous imposerait par la force un système totalitaire. Une société, d'inspiration divine, où l'on saura guérir les hommes de l'égoïsme.

Au lendemain de notre défaite au Viêt-Nam, nous avons le choix entre deux attitudes : ou bien fermer nos cœurs et nous replier sur nous-mêmes, atténuant de ce fait la douleur ; ou bien ouvrir nos cœurs et nos esprits au monde, dans une perspective nouvelle, dont la valeur se trouvera rehaussée par cette expérience douloureuse.

Pour ma part, j'ai choisi la seconde attitude, et je lutte de toutes mes forces pour que cela soit aussi le choix du gouvernement de Washington et de toute la nation. Car si l'Amérique choisissait la première, la cause de la liberté en souffrirait bien davantage.

Steve Dickinson.

Un document-vérité sur le combat
des favelados de Rio de Janeiro

LUMIÈRE sur les collines

140 diapositives de toute beauté, un enregistrement réalisé parmi les favelados de Rio de Janeiro, une musique envoûtante du compositeur brésilien Remo Usai, tels sont les éléments rapportés récemment par Geneviève Lejeune et Danielle Maillefer. Ce diaporama est désormais en vente. Il intéressera tous ceux qui aiment l'Amérique latine. Tous ceux aussi qui veulent apporter la preuve que les hommes les plus déshérités peuvent transformer les conditions de leur existence. Geneviève Lejeune relate ici les circonstances dans lesquelles fut réalisé ce document-vérité.

« Dieu a créé le monde en six jours et a réservé le septième à Rio de Janeiro », dit un proverbe brésilien. J'étendrai le dicton à l'ensemble du pays. Ceux qui sont allés une fois au Brésil sont inmanquablement appelés à y retourner... On y laisse son cœur. J'y avais passé trois années de mon adolescence.

A cette époque-là, deux petits orphelins d'une favela de Sao Paulo, dans laquelle ma

mère se rendait pour aider avec tout cet amour et ce don de soi qui la caractérisent si bien, étaient venus porter à neuf le nombre de mes frères et sœurs.

Retourner au Brésil pour y collaborer à la réalisation d'un diaporama sur l'action du Réarmement moral dans les favelas, c'était donner quelque chose de moi-même à un peuple qui, à travers Luiz et Ghislaine, nous avait appris à aimer sans distinction de sang ni de couleur.

Le soleil levant embrasait le ciel lorsque le paquebot, sur lequel Danielle Maillefer et moi avions embarqué à Gênes, fit son entrée dans la baie de Rio. Au-delà de la ville encore endormie, des montagnes...

Rio-Petropolis : une bonne heure en voiture. Que de fois n'allions-nous pas emprunter cette route sinueuse à travers un paysage d'arbres tropicaux et de fleurs d'une beauté saisissante ? C'est dans cette ancienne ville impériale que se trouve le centre du Réarmement moral : le Sitio Sao Luiz, véritable bijou dans un écrin de verdure. Etudiants, ouvriers du port et de l'industrie, hommes d'affaires, syndicalistes, tous s'y retrouvent

avec le même but : combattre, en commençant par leurs propres faiblesses et défauts, les maux dont souffrent leur pays et leur continent.

... Puis ce furent les rencontres tant attendues avec tous ceux dont le diaporama raconte l'histoire. Sur l'initiative d'Edir Pereira¹, quelques femmes de la cité Lins Vasconcellos avaient organisé à notre intention une sympathique réception dans une petite cour. Dans la nuit pourtant chaude de cet hiver brésilien, elles avaient dressé une table si longue qu'elle en emplissait presque tout l'espace ; et des logements, elles avaient descendu chaises, bouquets de fleurs en plastique, jus de fruits, petits salés, biscuits...

Emerveillés, des enfants s'étaient rassemblés dans un coin alors que leurs mamans, vêtues de leur plus jolie robe, nous souhaitaient la bienvenue... Comment ne pas être émues devant tant de générosité, tant de chaleureuse spontanéité ? Dans le lointain, des lumières, telles des milliers d'étoiles accrochées à l'horizon... et juste en face de nous une immense paroi noire, s'élevant le long d'une colline : « C'est là-bas que nous habitons » nous dit Luiz Pereira, ancien leader de cette favela Sao Joao.

De la favela aux immeubles : un rêve devenu réalité pour tous ces gens venus des régions les plus pauvres du pays à la recherche de travail... des années de difficultés pour Luiz Pereira qui avait pris en mains le relogement de ces familles et qui trouva bien souvent solution et force dans le moment quotidien de réflexion... pour nous des heures et des heures d'interview... une histoire passionnante !

Nous avons été invitées par le directeur de la Société d'Habitation Populaire à assister à la remise officielle des clefs qui suit chaque inauguration d'immeubles destinés à remplacer une favela.



Geneviève Lejeune, l'auteur de l'article, avec la coiffeuse de la favela urbanisée Bareira de Vasco

Photos Danielle Maillefer

¹ Voir « Tribune de Caux », décembre 1974.



De la favela aux immeubles : un rêve devenu réalité...



... pour tous ces gens venus des régions les plus pauvres du pays.

Une trentaine d'hommes et de femmes, ne sachant plus s'ils devaient rire ou pleurer de joie, reçurent l'un après l'autre, à l'appel de leur nom, la clef de leur appartement... L'emménagement avait lieu le lendemain : dans une atmosphère de kermesse joyeuse, on déchargeait les camions prêtés par la Municipalité, on transportait les meubles et fièrement, on nous faisait entrer ici et là...

D'autres, au contraire, luttent pour obtenir l'autorisation d'urbaniser leur favela lorsque celle-ci se situe à proximité d'une importante source d'emplois. *Bareira de Vasco* : une favela urbanisée grâce à une assistance technique gouvernementale, mais avant tout grâce à l'esprit d'entraide matérielle et financière de ses habitants. « 4000 familles vivent ici, nous dit un des secrétaires de l'Association des habitants ; lorsque l'un de nous travaille à sa maison, les voisins vont l'aider ; nous avons réussi à sortir du sous-développement grâce à des hommes qui avaient une bonne dose de solidarité humaine. Nous venons d'inaugurer un dispensaire dentaire et médical et, le jour de la Fête des Mères, l'Association a lancé une campagne d'hygiène. »

Les maisons sont coquettes, la plupart des ruelles asphaltées et éclairées la nuit ; ici et là, de petites églises, des épicerie, un coiffeur... partout des couleurs vives et, dans l'air, un rythme de samba... sur les toits, des

enfants ravis, une ficelle à la main... et tout là-haut, tels des messages d'espoir, des dizaines de petits cerfs-volants s'échappent vers le ciel.

Il est des moments dont on aime se souvenir avec une affection toute particulière ; notre première visite à Euclides et Horondina da Silva fut un de ceux-là. Ils nous attendaient tous deux sur le seuil de leur petite maison de la favela Parada de Lucas.

Ex-président de l'Association des habitants et ancien « caïd » de l'endroit, Euclides da Silva a fait revivre pour nous une des élections. « Elles se sont terminées si tard le soir que nous avons dû attendre jusqu'au lendemain matin pour compter les voix. Mais où laisser les urnes ? Personne ne faisant confiance à personne, nous les avons finalement placées au milieu de la rue et tous ensemble nous les avons surveillées toute la nuit ! Un jour, j'ai rencontré une idéologie bien plus forte que mon ambition ; j'ai alors décidé d'être honnête et de lutter contre la corruption qui régnait dans la favela... Peu à peu, les choses ont changé. »

M^{me} da Silva était trop heureuse de pouvoir évoquer ses souvenirs de Caux où elle s'était rendue, avec son mari, il y a deux ans. « Une nuit, nous dit-elle, j'ai rêvé des quatre critères moraux absolus écrits en japonais au-dessus de l'estrade de la grande

salle ; sur l'un d'entre eux, je voyais une énorme araignée... je me suis réveillée et tout à coup, j'ai compris que cette araignée n'était autre que la haine que j'éprouvais pour un homme qui avait fait du tort à Euclides ; j'ai commencé à réfléchir... Ne plus avoir cette haine, c'est vraiment une grâce donnée par Dieu. Cela m'a aussi aidée à demander pardon à mon père pour une faute que j'avais commise lorsque j'étais enfant. J'aimerais que notre vie soit utilisée pour aider d'autres. Si plusieurs personnes pouvaient connaître une telle transformation, ce serait si bon pour le monde. »

Réduire tant d'histoires à un script d'une trentaine de minutes, alors qu'il y a suffisamment de matériel pour un feuilleton, s'avère une entreprise douloureuse pour la personne qui raconte comme pour celle qui écrit... Un remède infailible : la réflexion dans le silence et... beaucoup d'humour. A cela s'ajoutent les expéditions photographiques toujours sympathiques, souvent comiques, inoubliables !

Travailler en équipe à la réalisation de *Lumière sur les collines* aura été une expérience stimulante et profonde... stimulante, parce qu'il a fallu apprendre à taire son « moi » pour mieux saisir le but et se tendre tout entier vers lui... profonde, parce que j'ai vu des hommes et des femmes d'humble origine chercher sincèrement la volonté de Dieu dans l'orientation de leur vie... ils avaient que c'était cela la vraie richesse.

Souscription jusqu'au 31 juillet

140 diapositives en couleur accompagnées d'une cassette ou d'une bande magnétique, et d'un texte.

Prix de souscription 250 fr.s. - ou l'équivalent dans d'autres monnaies.
(Prix après le 31 juillet : 300 fr.)

Frais d'envoi non compris.

Paiement à réception de la facture.

Versions disponibles :
Français, Allemand, Anglais,
Portugais, Espagnol.

Prix d'une cassette pour une langue supplémentaire : 45 fr.

Réalisation : Danielle Maillefer,
Geneviève Lejeune, Terence Blair ;
musique de Remo Usai.

Commandes à adresser à :

Réarmement moral
Département diaporama
Case postale 3, 1211 Genève 20

Malgré l'orage des hommes de toutes races se réunissent à Salisbury

D'un correspondant

Le ciel africain est connu pour ses immenses nuages et ses violents orages. Quand un éclate, il arrive qu'aucun souffle ne se fasse sentir. Dans « l'œil » du cyclone, il est quasi impossible de comprendre que tous les éléments sont déchaînés tout autour. Peut-être vit-on même dans l'illusion que l'orage va s'éloigner sans qu'il nous atteigne.

La Rhodésie semble être aujourd'hui dans ce point mort du cyclone. Le touriste qui y arrive pourrait très bien vivre avec l'illusion que tout y est calme et tranquille. Dans la capitale, le centre des affaires est animé ; les hôtels sont ouverts et bien fréquentés ; aux portes des cinémas et des salles de concerts, on affiche « complet ». Les rues sont propres et les transports publics circulent avec ponctualité.

Et pourtant l'orage gronde. Il a éclaté jusque dans la banlieue de la capitale. La veille de l'ouverture de la conférence internationale pour le Réarmement moral, de graves désordres se sont produits dans un quartier africain de Salisbury, où les partisans de deux groupements rivaux s'affrontèrent. La police a réagi. Le nombre des morts s'éleva au cours de la nuit à quatorze.

Et pourtant, plus de 800 personnes de toutes les races se sont réunies le lendemain dans la plus grande salle de la capitale rhodésienne pour l'ouverture de la conférence. Parmi les participants, on notait le ministre des finances, le premier ministre adjoint, deux autres membres du gouvernement, les dirigeants de plusieurs partis d'opposition, des membres de la famille du premier ministre Ian Smith et de l'Evêque Abel Muzorewa, président du Conseil national africain (ANC). D'autres dirigeants de l'ANC avaient pris place sur le podium.

Songeant au sang qui avait coulé la veille, c'était un miracle de voir le fils du premier ministre, M. Alec Smith, introduit par le maire de la ville, présenter lui-même son ami M. Elliot Gabellah, vice-président de l'ANC, avec lequel il avait pris l'initiative

de convoquer cette conférence. Celui-ci ne put cacher le souci que lui causait le développement de la situation. Il le dit très clairement : « Nous autres politiciens, nous avons toujours cherché des solutions, mais souvent nous ne les avons pas trouvées. Nos problèmes sont trop grands pour être résolus par la seule sagesse humaine. Il y a pourtant une force et une source d'énergie dont nous n'avons pas encore fait usage. Elle s'appelle Dieu... Nous devons nous imposer une nouvelle règle : rechercher non pas qui a raison, mais ce qui est juste. Il est impossible qu'il y ait deux justices. »

C'est un Sud-Africain, l'ancien juge Claassen, qui faisait partie de la Haute-Cour récemment encore, qui prit la parole au nom des représentants de sa race. « L'Afrique australe est très riche, dit-il. S'il était possible que les Etats et les races puissent coopérer dans la paix, elle serait à même de ré-

pondre à tous les besoins de l'Afrique en nourriture et en produits industriels. L'orgueil, la haine et la peur, que ces dernières soient personnelles ou nationales, nous empêchent d'avancer sur la voie de ce développement que commande la géographie économique. J'ai dû demander souvent pardon de l'esprit de supériorité qui m'animait en tant que Blanc et je le refais encore en votre présence ce soir. »

Après cette séance d'ouverture officielle, dont les échos ont été rapportés par la presse, la radio et la télévision de Rhodésie, les participants qui étaient venus non seulement de plusieurs parties du continent africain mais aussi d'Europe, d'Amérique du Nord et du Sud, et d'Australasie, ont continué leurs débats dans une grande salle de l'Université.

Trois questions ont été principalement à l'ordre du jour.

1) Quelles sont les qualités de caractère dont auront besoin les dirigeants de la nouvelle Afrique australe ?

2) Quel projet de société présenter en vue de résoudre les problèmes économiques et politiques de tous les pays de cette partie du monde ?

3) Comment opérer les changements nécessaires ?

La question du caractère des dirigeants figure à l'ordre du jour de tous les débats des partis nationalistes, car elle est d'actualité. En Zambie, par exemple, un ministre



Ouverture de la conférence de Sallsbury : (de gauche à droite) M. Alec Smith, M. J. A. Tauser, maire de Sallsbury, Sir Cyril Hatty, ancien ministre des finances, M. E. Gabellah, vice-président du Conseil national africain.

vient d'être congédié et exclu du comité central de son parti pour avoir succombé aux tentations de « l'argent occidental ». Au Mozambique, qui sera indépendant le 25 juin, aucun jour ne se passe sans que Samora Machel, le président du Frelimo, ne parle de la nécessité de la création « d'un nouveau type d'homme » qui pourrait assurer et garantir l'unité de son pays.

A la suite des affrontements sanglants de Salisbury et des tragiques événements survenus à Luanda, le *Daily Times* du Nigéria écrivait : « Mauvaises nouvelles du Zimbabwe. Tristes nouvelles de l'Angola. Qui est responsable ? Les impérialistes ou les néocolonialistes ? Nous devons voir la réalité en face. Si le sang a coulé en Rhodésie et en Angola, ce n'est pas la faute des racistes, ni des dirigeants au pouvoir... Sous l'iceberg reste la masse énorme de l'orgueil, de l'ambition et de l'égoïsme de certains de nos propres frères des mouvements de libération. C'est là qu'il faut chercher la responsabilité de ces événements. »

Placés devant de telles interrogations, Blancs et Noirs de Rhodésie et surtout quelques dirigeants des Bantoustans d'Afrique du Sud, ont cherché à apporter leurs réponses. Le chef Lucas Mangope, ministre président du Bophutatswana, s'expliqua dans un article paru dans le *Rhodesia Herald*, sous le titre « Un chef africain dit avec honnêteté pourquoi les hommes politiques ne sont pas honnêtes ». Il reconnaît dans cet article avoir craint que l'honnêteté ne l'empêche de progresser sur le chemin de la vie politique. Mais, a-t-il découvert, c'est tout le contraire qui s'est produit. Ce que je trouve le plus difficile, écrit-il, c'est de résister aux pressions de mes partisans quand je les mets au défi de renoncer à ce que je désapprouve en mon for intérieur. »

Des non-sens économiques

L'aggravation de la famine en Ethiopie souligne encore, s'il était besoin de le faire, la nécessité de trouver une réponse à l'angoissante question de la sous-alimentation en Afrique. Sir Cyril Hatty, ancien ministre des finances et lui-même agriculteur, décrit comment son pays pouvait être le grenier à grains de l'Afrique australe. Bien que de graves problèmes politiques divisent la Zambie et la Rhodésie, ce dernier pays n'a jamais cessé d'envoyer des sacs de blé à son voisin du nord. La Rhodésie se déclare aussi prête à contribuer à l'alimentation du Mozambique. Mais, à l'heure où j'écris ces lignes, il est plus vraisemblable que le Mozambique, et éventuellement le Botswana, fermeront leurs frontières avec la Rhodésie

le 25 juin, afin d'exercer de fortes pressions politiques sur elle. Il en résultera pour ces trois pays des difficultés accrues et un nombre plus élevé de chômeurs, alors qu'ils forment ensemble une entité économique naturelle.

Comment opérer les changements nécessaires ? Cette question figura quotidiennement à l'ordre du jour, tant elle est pressante. Ce n'est pas seulement l'indépendance proche du Mozambique et de l'Angola qui modifie la situation de l'Afrique australe. L'Afrique du Sud a promis de faire connaître durant cette année ce qu'elle entend faire en Namibie. Au cours de cet été, le chemin de fer Tam-Zam construit par les Chinois de l'Océan Indien jusqu'en Zambie sera mis en exploitation. Mais Pékin n'entend pas rapatrier immédiatement les 50 000 ouvriers, cadres et ingénieurs qui ont contribué à cette réalisation, dont un nombre important doit rester sur place pour le service de la ligne. C'est ainsi que se renforcera encore une pression révolutionnaire.

Droit au but

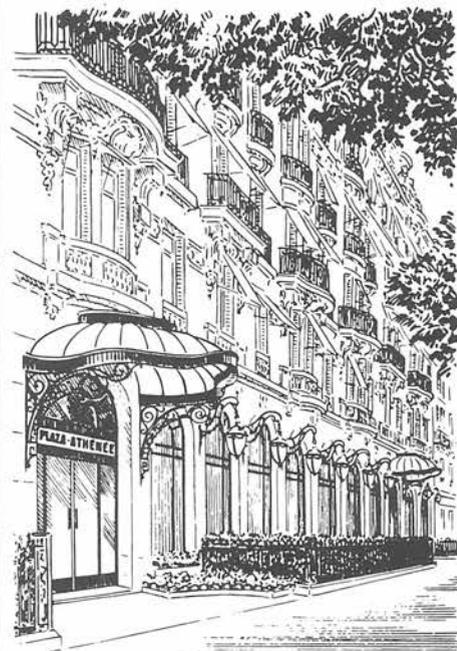
Pour résumer en quelques phrases les impressions que retirent les participants à cette conférence de Salisbury, il convient de reprendre les paroles de M. Gabellah : « Si nous choisissons bien nos priorités, a dit celui-ci, nous ne nous concentrerons pas sur la solution de nos problèmes. Mais nous irons droit au but, c'est-à-dire que nous nous attaquerons aux problèmes de l'homme, cherchant ensemble comment le conduire sur le bon chemin. Ce n'est qu'ensuite qu'apparaîtra la solution des problèmes qui nous assaillent. »

De nombreux participants ont affirmé que l'Afrique ne trouvera pas sa destinée en suivant la voie chinoise ou en se cramponnant au statu quo, ou encore en adoptant des méthodes copiées sur le matérialisme occidental. Pour assurer la solution des problèmes politiques, ont-ils dit, il faut que des hommes se lèvent, prêts à payer le prix de celle-ci par un changement profond dans leur comportement et dans leurs motivations.

L'observateur européen ne peut que constater avec étonnement que cette conférence, annoncée il y a plus de six mois, coïncide avec la phase décisive des négociations entre le gouvernement Smith et les dirigeants africains. Il règne à Salisbury, au centre du cyclone, une tranquillité relative qui a permis à des hommes venus de toute l'Afrique australe de s'exprimer librement. C'est ainsi que de nombreuses personnes ont pu se préparer à faire face aux orages à venir.

PARIS

HOTEL PLAZA ATHÉNÉE



★★★★

25, AVENUE MONTAIGNE
PARIS 8^e - 359-85-23

La tâche que s'assigne le Réarmement moral est-elle tributaire des systèmes politiques?

Jean-Jacques Odier livre ici quelques réflexions personnelles en marge des événements d'Indochine

Des systèmes et des hommes

par Jean-Jacques Odier

Les bouleversements de notre époque peuvent déterminer des approches nouvelles, des méthodes et un langage différents, mais ils ne changent rien à l'objectif essentiel que s'est fixé le Réarmement moral : provoquer chez l'individu le sursaut de conscience qui l'amène, par conviction intérieure, à se faire un instrument de transformation sociale.

Cet homme est motivé parce qu'un feu intérieur a été allumé en lui, le poussant à chercher constamment, dans l'écoute de Dieu, dans l'écoute de sa voix intérieure, le renouvellement de sa foi et de son action.

Cette démarche fondamentale est et doit rester indépendante des systèmes politiques en place. Dans la mesure où le pays qu'il habite respecte la liberté de conscience, rien ne peut empêcher un homme de vivre selon des valeurs morales exigeantes et d'aider son entourage à faire de même.

Idéal et réalité

Dans les systèmes actuellement en vigueur dans le monde, y en a-t-il qui sont, par essence, plus susceptibles de favoriser une telle façon de vivre ?

Force est de constater que le régime capitaliste et son environnement, s'ils laissent une certaine liberté à l'individu, ne semblent pas stimuler l'action désintéressée. D'innombrables élans généreux y jaillissent, reconnaissons-le, mais ce système engendre souvent un type d'homme qui a tendance à se servir plutôt qu'à servir.

Le communisme, pour sa part, suscite chez des millions d'hommes un dévouement indéniable, allant souvent jusqu'à l'esprit de sacrifice. Mais les types de société qu'il a institués ne semblent pas pouvoir se

passer d'une forme de coercition qui neutralise les meilleurs dévouements.

On pourrait épiloguer longtemps sur la question de savoir s'il faut juger les systèmes sur leurs effets ou sur leurs idéaux, si les réalités actuelles du communisme ou du capitalisme sont des déviations malheureuses d'un projet foncièrement sain ou les indices d'un mal initial.

Toujours est-il que les relations humaines et le cadre de vie tels qu'ils découlent du capitalisme sont fort éloignés des rêves de ceux qui, il y a deux cents ans, imaginaient que la liberté de l'individu, à elle seule, devait permettre l'épanouissement de la famille humaine.

De même, le communisme, tel qu'il est pratiqué aujourd'hui, n'a que peu de ressemblance avec les desseins généreux qui lui ont donné naissance.

Les marxistes disent : Il n'y a pas de capitalisme à visage humain, car le capitalisme exacerbe le désir du profit maximum, ce qui mène inévitablement à l'écrasement du plus faible.

Les non-marxistes rétorquent : Il n'y a pas de communisme à visage humain, car là où un groupe d'hommes s'estime dépositaire d'une vérité unique, il ne peut y avoir de liberté.

La double reconversion

Ces deux postulats sont-ils des condamnations sans appel ? Non, si l'on admet la possibilité que l'homme change de l'intérieur.

Est-il présomptueux d'affirmer, en conséquence, que le communisme et le capitalisme ont un égal besoin du type d'homme que tente de susciter le Réarmement moral ? Andreï Sakharov, père de la bombe H russe,

écrit : « On ne peut surmonter les contradictions et les périls tragiques de notre ère qu'en rapprochant et en modifiant ensemble les structures capitalistes et socialistes. » Une synthèse ne peut en effet se concevoir par la simple cohabitation de deux systèmes opposés sur des postulats aussi fondamentaux que les libertés démocratiques et la propriété privée.

Si l'humanité veut espérer jouir dans un avenir plus ou moins proche d'une paix plus stable, c'est-à-dire d'un équilibre qui ne soit pas avant tout d'ordre militaire, il faut que les forces les plus progressistes et les plus dynamiques des deux systèmes travaillent à cette double reconversion.

Vaincre l'égoïsme

Les récents événements d'Indochine soulignent l'actualité de telles questions. Au Viêt-Nam du Sud, en particulier, la souplesse apparente de la mise en place du nouveau régime fait penser à certains que le communisme aurait mis à profit certaines leçons des trente dernières années et que l'ordre et la liberté, que l'on oppose traditionnellement, n'y sont peut-être pas irréconciliables. D'autres pensent que le gant de velours ne fait que cacher la main de fer.

Quelles que soient les méthodes employées, c'est d'une refonte totale de la société qu'il s'agit maintenant au Sud Viêt-Nam et au Cambodge. « Nous allons édifier, entend-on affirmer à Saigon, un régime socialiste libre, juste, ouvert sur le monde. Un exemple pour les autres peuples. »

Une telle ambition est-elle réalisable sans une dynamique comme celle du Réarmement moral ? Il est significatif que parmi les premières mesures prises par les nouveaux maîtres de Saigon figure l'assainissement des mœurs. Les autorités savent en effet que des mœurs relâchées sont un luxe inutile et un élément de dispersion et de désordre qui mineraient l'effort national nécessaire. Mais, hélas, la nature humaine cherche constamment à recréer, quelles que soient les disciplines qu'on lui impose, les conditions d'un assouvissement de son égoïsme. Il serait donc de l'intérêt d'un pays qui doit se transformer que soit encouragée toute conviction intérieure qui pousse l'homme à réduire sa recherche égoïste et à aider ses semblables dans cette même voie.

Pour ôter l'égoïsme du cœur de l'homme, n'y a-t-il que l'endoctrinement, l'autocritique imposée et, en définitive, l'élimination des récalcitrants ? Ou l'homme peut-il maîtriser l'art de faire naître chez autrui par l'exemple, par une humble franchise, par la force de sa conviction personnelle, un sens accru des responsabilités ?

Le jour où des marxistes comprendront l'ampleur et l'efficacité de cette révolution-là, ils créeront, peut-être plus vite que les autres, la société dont rêvent tous les hommes.

Les pays d'Indochine, qui ont connu les horreurs de la guerre, des détentions répressives et de la torture, pourraient être les premiers à explorer ce domaine encore vierge : la création d'une société où chaque homme possède, selon les paroles de Frank Buchman, « la discipline intérieure qu'il lui faut et la liberté intérieure qu'il désire ». Où chaque citoyen puisse mettre ses talents, ses compétences, son imagination au service du pays dans une saine et libre émulation avec son voisin.

« Jappelle révolutionnaire, écrit Garaudy dans *Parole d'homme*, toute politique fondée sur un pari sur les possibilités créatrices de chaque homme, de tout homme. »

Mais les événements d'Indochine lancent aussi un défi au monde capitaliste. Celui-ci y voit confusément une menace à ses aises et à son égoïsme. Certains craignent que d'autres pays suivent dans le sillage du Viêt-Nam et du Cambodge. Cette crainte est justifiée dans la mesure où les transformations du système capitaliste sont trop lentes, ou trop timides. Ce n'est que si nos pays font de plus en plus délibérément de la justice l'un des moteurs de la société que nous pouvons espérer voir les nations communistes respecter davantage la notion de liberté.

La foi ou la violence

Rétrospectivement, il est peut-être bon de se poser la question : Qu'avons-nous fait, dans le monde dit libre, pour tenter d'aider le Sud Viêt-Nam de Diem et de Thieu à se guérir des maux sociaux qui, depuis vingt ans, ont miné ce pays peut-être plus sûrement encore que les coups de boutoir communistes ? Pour ceux d'entre nous qui, dans l'esprit du Réarmement moral, nous étions fixé cet objectif-là au Sud Viêt-Nam, nous devons reconnaître que c'était trop peu et trop tard. Avec le recul des événements, on se rend compte qu'il aurait fallu agir avec plus d'audace, plus de ténacité et à un niveau plus élevé. Mais ce qui n'a pu se faire dans un régime se fera peut-être dans l'autre, tant il est vrai que des hommes intègres, désintéressés sont, de tous temps, les artisans d'une transformation. Voilà du moins l'espoir que nous avons pour tous les amis que nous comptons au Viêt-Nam.

Reste une question essentielle : est-il vraiment possible d'infléchir de l'intérieur des systèmes aussi implacables que l'infrastructure capitaliste ou l'appareil communiste ? Il n'y a aucune honte à admettre que le doute, à ce sujet, saisit souvent à la gorge. Il faut là une foi capable de déplacer les montagnes ; le succès d'une telle entreprise, ou même sa poursuite résolue, dépend, en définitive, de la mesure de notre foi. Sinon ne reste plus que la violence, avec son cortège de conséquences incalculables.

Impressions du Nigéria

par Evelyne Seydoux

Bambosghe Street : une foule de piétons, sacs sur la tête, s'écoule sur les deux côtés de la chaussée ou traverse à grands cris le flot d'autobus bondés et cahotants. Devant leur porte, le long du canal d'évacuation des eaux, les enfants se poursuivent, ou vendent des fruits. A la fontaine, d'autres viennent remplir l'inévitable seau émaillé, les mères y savonnent vigoureusement leurs tout-petits, et les poules guident leurs couvées entre les « 404 » pimpantes et un porteur d'eau.

M^{me} Fashina, dans son ample costume coloré, et coiffée d'un turban, nous fait asséoir dans son minuscule parloir. « O' Kairo (*bonjour... ça va ?*) — Oh-oh-oh », nous souffle-t-elle sur un ton d'indulgente indignation (*très bien, merci*). Cette première leçon de yoruba va être répétée 20 fois dans la demi-heure qui suit au fur et à mesure que parents et amis passent la tête à la porte.

M^{me} Fashina est vice-présidente du Comité des Femmes des marchés à Lagos. Cela signifie qu'elle fait régner l'ordre et la propreté parmi les commerçantes, et qu'elle transmet leurs doléances à la municipalité. M^{me} Fashina est une chrétienne à la foi militante, comme beaucoup de ces femmes. Dans le bruit des enfants, des nounous, des klaxons et du transistor, elle nous parle des gens qui lui tiennent à cœur. Sa cousine, par exemple, pour laquelle elle a prié pendant deux ans ; en décembre dernier, celle-ci décide après neuf mois de lutte intérieure de s'excuser auprès de trois ennemies — son visage est transformé, elle retrouve la santé et l'humour, elle abandonne ses cigarettes et s'ingénie à faire régner un esprit d'honnêteté et de service dans les affaires, ceci à un moment où le vol et la corruption prennent des dimensions inquiétantes dans le pays.

Un port embouteillé

Huit ans de stabilité politique ont apporté à 60 000 000 de Nigériens une certaine abondance et chaque jour sont inaugurés des hôpitaux, des écoles, des barrages ou des usines. Le pétrole a fait rentrer des devises. Parallèlement le Nigéria fait entendre sa voix en Afrique de l'Ouest, à l'Organisation de l'Unité Africaine et s'appête à recevoir à

Lagos le Festival mondial des Arts Noirs. Cependant, les obstacles restent encore nombreux ; le port de Lagos en fournit un exemple caractéristique.

La plupart des importations de nourriture, de matériaux, de machines, de tissus, de pièces détachées, passent par le port de Lagos, dont la capacité est de vingt-six vaisseaux. La demande a augmenté à tel point que c'est l'embouteillage permanent. En avril de cette année, cent bateaux attendaient au large, certains depuis trois mois, ce qui est un délai devenu normal, à moins que l'on ait acheté cher son tour. Une fois à quai il faut environ quatre à cinq semaines pour décharger tant les interruptions dues aux facteurs humains, ou à l'équipement, sont nombreuses. Des rivalités tribales paralysent souvent les équipes de dockers. Une grève des transporteurs d'essence bloqua récemment la livraison des marchandises (sans parler de la désorganisation de la vie en ville pour ce qui est de l'eau, de l'électricité, du ravitaillement) ; les containers venus de l'étranger nécessitent un équipement approprié qui fait défaut, d'où un ralentissement dans le déchargement.

Un climat d'entente

De plus, en décembre 1974, intervint une augmentation de 30 % des salaires, avec plusieurs mois de rappel. Au port, par suite d'une erreur de calcul, la date de paiement dut être repoussée d'une semaine : les dockers faillirent lyncher le secrétaire général de leur syndicat et cessèrent le travail jusqu'à ce qu'ils soient payés. Ces retards se soldent par la perte de marchandises périssables et par toutes sortes d'autres difficultés : augmentation des prix, marché noir quand certaines denrées se font rares et un intense sentiment de frustration.

Dans ce contexte, deux hommes ont discrètement mais constamment fait entendre la voix du calme. Tous deux sont formés aux idées du Réarmement moral. L'un, Clement Eze, conducteur de grue, est un homme effacé, mais convaincu que Dieu peut dire à chacun que faire ! « A port surchargé, cœurs allégés, » aime-t-il répéter. L'un de ses camarades a raconté qu'il l'avait observé



Maillefer

Madame Fashina

de près, ce qui l'a amené à deux décisions : 1) ne plus juger les autres selon qu'ils appartiennent ou non à sa tribu. 2) faire des rapports exacts sur les négociations avec le patronat, même si les résultats ne plaisent pas à ses camarades, au lieu de les déformer pour augmenter le nombre de ses partisans. « Une nouvelle confiance est née, » commente-t-il. Après la conférence du Réarmement moral à laquelle Clement Eze l'invite avec d'autres (durant les journées de Pâques 1975 à Lagos), il décide d'obéir à l'inspiration divine et de rembourser l'argent « emprunté » à la caisse du syndicat. Depuis, d'autres transformations créent une atmosphère d'entente telle que les supérieurs sont venus solliciter l'avis des dockers sur la situation du port.

La deuxième personne est Zudonu, secrétaire général du syndicat des dockers : il joue le rôle de tampon entre la direction et les dockers. D'un syndicat opposé à celui de Clement Eze, il s'excuse publiquement pour sa méfiance envers Eze, et ils décident de travailler ensemble pour former des citoyens responsables parmi les ouvriers du port.

Avec d'autres de leurs compatriotes, notamment l'Emir de Kano, chef musulman du Nord, et l'archevêque anglican de Lagos, M^{me} Fashina, Clement Eze et Zudonu ont été conduits au cours des dernières années à donner de fréquentes projections du film *Liberté*¹ devant les publics les plus divers, à participer à des conférences du Réarmement moral en Afrique et en Europe, et à organiser, à Pâques dernier, une rencontre nationale du Réarmement moral au Nigéria, où sont venus des délégués de sept provinces.

Evelyne Seydoux.

¹ Long-métrage réalisé au Nigéria et dont M^{me} Fashina est une des principales vedettes.

Le pouvoir en tablier

« Qu'est-ce que tu fais demain » demande un jeune homme à sa fiancée. « Demain ? Je vais parler à plusieurs centaines de femmes au Royal Festival Hall, et ensemble nous allons rendre sa grandeur à la Grande-Bretagne ! » Le fiancé n'en est sans doute pas à son premier étonnement, car la jeune fille, Joanna Nash, journaliste aux convictions bien ancrées, est à 22 ans le plus jeune membre du Conseil Municipal de Londres.

Le lendemain 4 juin, plus de 2000 femmes convergent de toutes les Iles Britanniques vers le splendide auditorium élevé après la guerre sur les bords de la Tamise, et devenu l'un des hauts-lieux de la vie culturelle anglaise.

L'origine de ce rallye ? M^{me} Lydia Granby, femme d'industriel de Londres, en fait le récit : « Il y a un an, je pensais à l'Année internationale de la femme. Il faut, me disais-je, que les femmes tout ordinaires, en particulier celles qui restent à leur foyer pour élever leurs enfants, fassent elles aussi entendre leur voix en 1975. Cette conviction devint si vivace que je décidai de retenir le Festival Hall. Les mois passèrent et personne ne se présentait pour m'aider. J'annulai la location. Quatre jours plus tard, l'idée s'imposait à moi plus fortement que jamais et je repris la salle. C'est alors que je lus le *Manifeste des ménagères* et... vous êtes la preuve vivante qu'il faut aller de l'avant, même si l'on doute de ses propres convictions ! »

Le manifeste dont elle parle avait été publié en 1974 par Kristin Evans, femme d'agriculteur, et sa belle-sœur Erica Evans. « Nous en avons assez, explique cette dernière en ouvrant la session, d'entendre répéter partout que les femmes ne s'intéressent qu'à leur porte-monnaie et au coût de la vie. Nous avons publié le *Manifeste des ménagères* à mille exemplaires d'abord. Nous en sommes à 31 000. Aujourd'hui, nous allons passer à l'étape suivante : la révolution des ménagères. »

Le manifeste résume en termes concrets ce qu'une mère de famille peut faire face à la crise actuelle en s'attaquant aux racines morales du malaise économique. On y lit par exemple : « Nous aurons à cœur le niveau de vie et le vrai bonheur des familles du monde entier. Avons-nous le droit de

nous enrichir chaque année, alors que tant de gens ont faim ?... Nous achèterons ce dont nous avons besoin sans nous laisser entraîner par nos envies ou par la peur de manquer ; nous réévaluerons ce qui nous suffit. » « Nous savons combien nos enfants dépensent pour leurs chocolats, commente Kristin Evans, mais est-ce que nous nous demandons si les enfants de ceux qui cultivent le cacao en Afrique occidentale ont assez à manger ? »

Une ménagère de Sheffield, toute menue et un peu intimidée, raconte qu'inspirée par ces paragraphes elle a eu l'idée d'amener

chaque famille de sa ville à donner une tasse de riz pour les populations affamées du Bangla-Desh. Ne sachant trop comment s'y prendre, elle alla tout simplement frapper aux portes avec une tasse dans une main et un sac en plastique dans l'autre. Des aides s'offrirent et, grâce à la présidente des ressortissants du Bangla-Desh en Angleterre, qui se tient à son côté, elle finit par envoyer deux tonnes de riz à un village de la banlieue de Dacca !

« Nous refuserons de laisser les rancœurs et les préjugés du passé modeler notre avenir... Nous établirons des liens d'amitié avec



Mme Granby, femme d'industriel : « Loue le Festival Hall, pour que les femmes ordinaires, celles qui restent au foyer, parlent au pays. »

des personnes de races ou de milieux différents des nôtres » poursuit le manifeste. Deux voisines, l'une anglaise, l'autre jamaïcaine, racontent avec humour et profondeur à la fois la solution qu'elles ont trouvée au problème des minorités raciales, et qu'elles transmettent au moyen d'une pièce de théâtre jouée par leurs deux familles. C'est l'anglaise qui, après une expérience de changement intérieur, en a eu l'inspiration... dans un embouteillage. D'Irlande, une réponse vécue aux préjugés et à la haine est apportée par un ménage ouvrier.

Travailleuses, conservateurs, jeunes filles et grand-mères, syndicalistes et aristocrates, médecin et journaliste, se succèdent au micro — 47 en tout. Leurs interventions sont émaillées de ce que Erica Evans appelle des « vérités-maison ».

Une motion, votée à l'unanimité, est envoyée à la Conférence mondiale pour l'Année internationale de la femme à Mexico.

Les trois grands thèmes lancés par l'ONU pour cette année y sont repris : égalité, développement, paix.

ÉGALITÉ : Nous avons une part égale de responsabilité pour créer le monde que nous désirons tous.

DÉVELOPPEMENT : Nous voulons prendre à cœur le développement du caractère et de la foi, en même temps que celui de la médecine et de l'économie.

PAIX : Nous regarderons en face nos haines, notre égoïsme, nos convoitises. Nous pouvons changer. La paix n'est pas une idée; elle est faite de gens qui deviennent différents.

Une victoire pour le « pouvoir en tablier », comme le disait le *Daily Mail* dans son compte rendu le lendemain ? Peut-être, mais surtout une victoire où tout le monde est gagnant, parce qu'elle est celle du bon sens et de la foi.

Claire Evans-Weiss.

Après huit ans de drogue

« Si nous voulons éviter de perdre l'essentiel de nos libertés, nous devons opérer des changements révolutionnaires dans notre façon de vivre », déclarait récemment M. Al Ullman, président de la Commission des Finances du Congrès américain. Ses propos, largement repris par la presse, sont représentatifs d'un certain état d'esprit qui se répand dans les cercles politiques aussi bien que parmi les simples citoyens.

Sans jouir de la même publicité, le vaste mouvement de renouveau spirituel qui touche une partie de la jeunesse américaine depuis quelques années gagne de l'importance. J'ai rencontré à Richmond un de ses représentants : Ken Hornby. Il m'a semblé typique d'une nouvelle génération d'Américains engagés dont les préoccupations sont moins politiques que sociales et religieuses. Ses convictions ont été forgées au feu de la souffrance comme en témoignent ses propos.

Huit ans drogué à l'héroïne, Ken Hornby sait jusqu'à quelles extrémités la passion de la drogue peut pousser un individu. « Lorsque je travaillais au laboratoire d'Etat de Richmond chargé d'examiner la solidité du ciment produit en Virginie, que de fois n'ai-je pas laissé passer du ciment de qualité inférieure parce que j'en avais reçu l'ordre de puissants « protecteurs », avoue-t-il. Le soir, je traitais de l'héroïne destinée aux consommateurs de la côte Est tout en me servant au passage. Me procurer la drogue sur le marché m'aurait coûté 120 dollars par jour. »

Une famille qu'on ne quitte pas vivant

Quatre ans plus tard, cet Américain de trente ans est un des leaders les plus dynamiques de la jeunesse chrétienne militant à Richmond.

« J'ai commencé à me droguer à l'âge de quinze ans, pour faire comme les autres, me dit-il. Nous formions une confrérie à part avec nos rites et notre langage et j'ai vite découvert dans l'héroïne un moyen de m'évader hors des réalités désagréables de la vie. »

A l'Université de Bluefield, Ken Hornby est un des seuls étudiants blancs. « Il y avait



Ken et Mary-Lou Hornby

de nombreux drogués et je me suis mis à vendre de l'héroïne, ce qui a considérablement facilité mon intégration à mon nouveau milieu. » Lorsqu'il manque de clients, Ken va jusqu'à ouvrir un bordel pour satisfaire ses coûteuses habitudes. « J'ai fait comprendre aux responsables de l'Université que s'ils ne m'autorisaient pas à finir mes études chez eux, ils se feraient traiter de racistes. C'est sans doute pour cette raison qu'ils m'ont accordé mon diplôme de chimie ! poursuit-il.

« A Bluefield, je m'étais lié avec des trafiquants de drogue. Ceux-ci m'ont trouvé un emploi à Richmond dès ma sortie de l'Université. Ils m'ont admis dans la « famille » de la mafia au cours d'une cérémonie solennelle. Une famille que l'on ne quitte pas vivant. De toute façon, les médecins qui m'avaient soigné ne me donnaient plus longtemps à vivre. Prisonnier de l'héroïne depuis huit ans, je pesais moins de cinquante kilos. »

Un jour, dans une rue de Richmond, Ken est hélé par un jeune homme dans lequel il reconnaît un ancien camarade. Jeff Ethel, au terme de ses études de théologie, avait ouvert avec sa femme un foyer pour jeunes. Ken devient rapidement un familier de la maison tout en cachant soigneusement à ses nouveaux amis ses rapports avec le monde de la drogue. Un jour, Betty Ethel, saisie d'une intuition subite et irraisonnée, lui crie à

brûle-pourpoint : « Tu es aussi venimeux qu'un serpent. » Avec l'impression d'être démasqué, Ken s'enfuit, pour revenir quelques jours plus tard ouvrir son cœur à Jeff.

« Pourquoi ne laisses-tu pas tomber la drogue ? » lui demande simplement ce dernier. Ken, rendu sceptique par les nombreuses et vaines cures de désintoxication, déménage néanmoins chez les Ethel pour tenter l'expérience. Il a si peur qu'il prie : « Dieu, je n'en ai pas la force, pousse-moi. » Ses amis se relaient à ses côtés, priant et lisant la bible. Cette nuit-là, il ressent les premiers symptômes du manque de drogue. « Mais au lieu de souffrir quinze jours comme prévu, au bout de quarante-huit heures j'ai été délivré de toute peine, se rappelle Ken. Comme je ne pouvais presque rien avaler, entre deux versets de la bible les Ethel me faisaient prendre quelques bouchées de nourriture. Bien que je fusse le premier drogué qu'ils aient soigné, instinctivement ils m'ont fourni la nourriture physique et spirituelle dont j'avais besoin. J'ai reçu le baptême du Saint-Esprit et, pour la première fois depuis longtemps, j'ai dormi d'un sommeil réparateur. »

L'appui d'une communauté

Rétabli, il quitte son travail et son appartement non sans avoir brûlé les cinq millions de dollars d'héroïne qui s'y trouvaient. Puis il rejoint les Ethel installés dans une caravane à une demi-heure de Richmond. « Ce déménagement m'a sauvé la vie, affirme-t-il. La mafia a perdu ma trace ; trois fois par la suite elle a envoyé un tueur, mais je n'étais jamais seul et elle a décidé de m'accorder une chance : si, dans l'année qui suivait, la police n'arrêtait aucun de ceux que je connaissais, je serais épargné. Ce fut le cas.

« De retour à Richmond, j'ai rendu visite à mes anciennes connaissances. J'avais tant changé physiquement qu'aucune n'a pu mettre en doute l'authenticité de ma transformation intérieure. Certains sont restés de marbre, un ou deux ont trouvé une foi à leur tour. J'ai ouvert mon appartement à des jeunes drogués et je me suis mis à lire la bible avec passion plusieurs heures par jour. Quelques mois plus tard, « Richmond Youth Challenge » m'a demandé d'animer des groupes d'études bibliques. Par la suite nous avons décidé de mettre sur pied un centre de consultation chrétien, explique-t-il. Les personnes les plus diverses y recourent. Hier, j'en ai reçu sept parmi lesquelles un homosexuel, un jeune couple en désaccord, la mère d'une adolescente qui se drogue et un immigrant indien. Au contraire d'un psychologue, nous ne nous soucions guère des cau-

S. Dickinson

ses d'un comportement défectueux, car nous savons que nous sommes tous des pécheurs. Mais nous aidons ceux qui viennent nous voir à définir quel doit être leur comportement, à s'y conformer et à réparer leurs torts, ce qui amène la plupart d'entre eux à éprouver le besoin de la présence de Dieu et de son pardon. Leur problème résolu, ils ont la possibilité de s'intégrer à un groupe d'étude et de jouir ainsi de l'appui d'une communauté qui partage leur foi. »

Ken et sa femme Mary-Lou, une jardinière d'enfants qui vient de renoncer à son poste pour travailler entièrement aux côtés de son mari, vivent des dons de ceux qui croient à leur travail. Ils n'hésitent pas à parcourir de longues distances pour participer à des séminaires ou des rencontres organisées par diverses communautés chrétiennes.

Tout en étant d'actifs paroissiens, ils ont choisi un champ d'action en marge des institutions établies. Les Hornby et leurs semblables représentent une force grandissante de jeunes aux Etats-Unis dont le rayonnement spirituel est incontestable. S'ils poursuivent leurs efforts avec le dynamisme qui les caractérise aujourd'hui, il est possible que leur action réussisse à provoquer la renaissance morale et spirituelle que tant d'Américains, du simple citoyen au président, échaudés par le scandale de Watergate, l'échec vietnamien et les difficultés économiques, appellent de leurs vœux.

Catherine Dickinson.



La Winterthur-Accidents est toujours près de vous. Même à l'étranger!

winterthur
accidents

Société Suisse d'Assurance
contre les Accidents à Winterthur
40, av. du Général-Guisan,
8401 Winterthur



A BONN, M. Iralu, un des responsables de « Chant de l'Asie » s'entretient après le spectacle avec des députés CDU. « Vous faites ce que l'Etat ne peut pas faire, avait dit l'un d'entre eux à la troupe. Nous votons les lois fondamentales, mais ne pouvons rien pour que soient respectées les valeurs fondamentales. Il faut des initiatives comme la vôtre. »



Photos Rengfelt



CAUX. — Au milieu de la conférence de l'OIT qui s'est tenue à Genève, des industriels et syndicalistes européens ont reçu à Caux des délégués de vingt pays venus assister à une représentation spéciale de Chant de l'Asie. Notre photo : M. Frederik Philips (de dos), M. Rudolf Huber, délégué patronal suisse, M. Salamah, délégué gouvernemental égyptien.



BERLIN. — Sur les marches de l'Eglise du Souvenir, située au bout du célèbre Kurfürstendamm, l'endroit le plus animé de Berlin-Ouest, les jeunes Asiatiques se sont mêlés aux Berlinoises à l'occasion d'une manifestation en plein air que la télévision a retransmise vers les deux Allemagnes. Le lendemain, 1400 personnes, parmi lesquelles de nombreux jeunes, ont assisté au spectacle.

Des vacances pour un renouveau

Été, temps des vacances. Temps, pour les uns, de glisser dans un vide proche du néant. Pour d'autres, de faire en eux un vide propice au renouveau...

Et si, pour une fois, l'on se penchait, en ce temps privilégié des vacances, sur une question primordiale et méconnue dont, dans une large mesure, dépend l'épanouissement de tout l'être, la question de la diététique ? Question qui ne se réduit d'ailleurs pas à la seule nourriture.

« Diateticon » signifie genre de vie. Il y a le genre de vie du jouisseur qui se comporte à table comme une bête, et de celui qui s'y rend comme à une rencontre avec le sacré. Manger peut devenir un acte d'autodestruction ou bien constituer l'un des deux ou trois actes essentiels de la vie par lesquels l'être se construit harmonieusement dans ses dimensions physique et spirituelle qui sont indissociables.

En Occident on mange souvent mal. Manger est, au mieux, un plaisir, mais mécanique et sans âme. Il est, par contre, des cultures qui ont su conférer à la table un caractère solennel, voire quasi mystique. Manger y est communion avec la nature, avec l'univers dont l'être humain est une parcelle.

L'acquisition d'un savoir diététique vrai peut être le premier pas d'un renouveau total de l'être. Ce savoir est généralement insuffisant, il est souvent perverti par les pratiques manipulatoires et l'approche analytique de la nourriture qui sont des vices majeurs de notre civilisation. Non seulement on comptabilise dans les différents aliments des éléments devenus théoriques dans leur infinie complexité, et l'on fait abstraction de leur mystérieux pouvoir vitalisant, mais encore on dénature l'aliment, suscitant ainsi des déséquilibres biologiques dont la maladie — le cancer notamment — est le fruit maudit. L'industrialisation à outrance et la mégacommercialisation des circuits alimentaires sur les bases fébriles de la concurrence et du profit ont multiplié les perversions jusqu'au point démentiel où raffinage, conservateurs, addi-

tifs, colorants et autres artifices confèrent à bien des aliments autant de vie que l'embaumeur à un cadavre fardé.

Des cercles de plus en plus larges et conscients réagissent contre ces pratiques létales non seulement en les combattant, mais encore en proposant des alternatives. Certains y ont consacré leur vie, comme l'admirable H.-Ch. Geffroy. Gazé de la Première Guerre mondiale, sauvé en 1935, à 40 ans, d'une mort certaine grâce à une alimentation naturelle sévère, il poursuit, à 80 ans, une lutte exemplaire en faveur d'une alimentation qui est thérapeutique pour le malade et garantie de santé durable pour le bien portant¹.

Des hommes comme Geffroy devraient être considérés comme de grands bienfaiteurs de la société. C'est auprès du plus extraordinaire d'entre eux que je voudrais vous conduire aujourd'hui. Un homme qui n'a pas seulement exposé une théorie diététique, mais en l'appliquant lui-même rigoureusement, a pu, comme Geffroy, faire de sa propre vie une éclatante démonstration.

A l'âge de 49 ans, le Dr Jackson, tout médecin diététicien qu'il était, n'était physiquement plus qu'une loque abandonnée par la Faculté. Puis, un jour, il eut la révélation brutale de son aberration diététique. Il trouva au fond de lui-même les forces nécessaires à une rupture totale avec le genre de vie, les errements passés. Le résultat, c'est que 30 ans plus tard, au moment où il écrit son livre fascinant², il jouit d'une santé d'acier, travaille 12 à 15 heures par jour sans jamais ressentir la fatigue, il est débordant de vitalité. Il n'a plus connu de maladie, pas même la moindre indisposition depuis un quart de siècle. Sa pensée est plus claire, plus légère et souple qu'elle ne l'a été à aucune autre période de sa vie.

Ce prodigieux redressement, cette santé sans faille, le Dr Jackson le doit à la pratique raisonnée d'un style de vie, d'une « diététique » dont le merveilleux édifice est soutenu par trois piliers : une nourriture bien déterminée dans ses équilibres naturels et conçue comme « principe de vie » ; une culture physique programmée pour le dégrèvement de l'organisme ; un usage systématique de l'air et de l'eau en vue de développer à la perfection les mécanismes de défense du corps. Quatre ans après avoir commencé son ascèse,

le Dr Jackson gravit à pied, par une journée étouffante, les 50 étages du monument de Washington alors qu'auparavant il s'essouffait à monter les six marches menant à sa chambre.

Le Dr Jackson expose en détail ses conceptions dont les fruits se nomment santé, vitalité, bonheur, réussite. Et il promet les mêmes bienfaits à quiconque suivrait une voie identique. « Ne plus jamais être malade » : C'est absolument catégorique. Et absolument gratuit. Mais non pas facile. Il y faut une discipline sans compromission.

Si vous éprouvez le désir de posséder de si grands trésors, et si vous vous sentez la force d'entrer dans l'ascèse jacksonienne génératrice de joie de vivre, alors procurez-vous ce livre étonnant et révélateur. Commencez par le chapitre 8 : « Le Dr Jackson change sa manière de vivre ». Faites-en votre livre de chevet, votre ami. Et avancez d'un bon pas vers une vie nouvelle où la santé physique sera un extraordinaire support des valeurs spirituelles et morales que votre corps rénové irradiera plus intensément autour de vous.

Vacances. Temps privilégié du renouveau pour les âmes bien trempées. Un conseil bienveillant : quel que soit votre âge, passez vos vacances 1975 avec le Dr Jackson. L'investissement est négligeable. Le rapport peut être fantastique.

René-François Lejeune.



ESSO
SHOP
Tout pour votre voiture!

¹ Lire, entre autres, de **H. Ch. Geffroy** : **PDG mon frère**, 263 p. Ed. La Table Ronde, 1972.

² **Dr Robert G. Jackson** : **Ne plus jamais être malade. Le secret de la longévité**, 269 p. Ed. Albert Muller, Ruschlikon-Zurich.

Kramer Kramer

Kramer SA
Grand-Rue 54
Tél. (021) 61 61 61
1820 Montreux

Place Hôtel-de-Ville
Tél. (021) 51 32 32
1800 Vevey



Articles souvenirs
Papeterie
Machines à écrire
Calculatrices électroniques de poche et de table

PITTELOUD CLARENS

Envois pour tous pays de petits fromages et de chocolats suisses

COIFFEURS

Coiffure-Parfumerie **ELLE et LUI**
I. Fontana, maîtrise fédérale
Grand-Rue 74 Tél. 62 43 22

Glion - Coiffure
Dames - Messieurs
Marcel Favre Tél. 61 34 14



Ed. SUTER S. A.

Viandes

Charcuterie

Conserves

Villeneuve - Montreux

Depuis 100 ans
au service de la qualité

LA RÉGION DE MONTREUX



VOUS ACCUEILLE

PHOTO STUDIO 5



marcel lerouge photographe
Grand-Rue 42
1er étage
Tél. 61 27 78



AUDI - NSU

GARAGE DE BERGÈRE VEVEY

J.-L. Herzig Tél. 51 02 55

TÉLÉPHONE

Mérinat

ÉLECTRICITÉ

Entreprise d'installations
Maîtrises fédérales
Concession « A » des PTT

Avenue Paul-Cérésolle 12
1800 Vevey

BORNAND
64, Grand-Rue MONTREUX

CERTINA

Son extraordinaire longévité est la seule chose qui puisse freiner la demande de la Zenith Defy.

Son solide boîtier en acier inoxydable de premier choix sert de coffre-fort à un mouvement à haute fréquence (28 800 alternances par heure) qu'il protège à jamais des chocs les plus dangereux, grâce à un système de suspension l'entourant d'un cercle amortisseur. Cet ouvrage d'une technique micro-mécanique poussée à son extrême comprend aussi un verre minéral résistant aux rayures, solidement ancré dans l'acier. Il maintient à l'extérieur tout ce qui est indésirable à l'in-

térieur, surtout l'eau et la poussière.

Mais comme toute montre Zenith, la robuste Defy n'a reçu son nom que lorsque le dessin de son cadran fumé, la sobriété recherchée de ses aiguilles et sa lunette polie furent parfaits.

Ils s'harmonisent avec élégance et les éléments d'acier

du bracelet, une exclusivité Zenith, sont assemblés avec une telle précision qu'il s'adapte au bras avec autant de souplesse que le cuir.

Le représentant Zenith le plus proche vous en dira volontiers davantage sur cette pièce maîtresse de Zenith. Même s'il sait qu'après la Defy, vous n'achèterez plus jamais de montre.



Modèle reproduit
réf. 01 0210380. Acier.
Suspension du mouvement
brevetée. Automatique.
Étanche. Changement ultra-
rapide de la date. Verre
minéral trempé. Bracelet ex-
clusif. Se fait aussi en
montre pour dames. Autres
modèles avec jour
et date.
A partir de Fr. 370.—

ZENITH

The quality goes in before the name goes on.